



n°159

Une Lanterne

1° lecture du livre du prophète Jérémie (Jr 1, 4-5.17-19)

Au temps de Josias, la parole du Seigneur me fut adressée : « Avant même de te façonner dans le sein de ta mère, je te connaissais ; avant que tu viennes au jour, je t'ai consacré ; je fais de toi un prophète pour les nations. [...] »

Toi, mets ta ceinture autour des reins et lève-toi, tu diras contre eux tout ce que je t'ordonnerai. Ne tremble pas devant eux, sinon c'est moi qui te ferai trembler devant eux. Moi, je fais de toi aujourd'hui une ville fortifiée, une colonne de fer, un rempart de bronze, pour faire face à tout le pays, aux rois de Juda et à ses princes, à ses prêtres et à tout le peuple du pays. Ils te combattront, mais ils ne pourront rien contre toi, car je suis avec toi pour te délivrer – oracle du Seigneur. »

Dans l'histoire du prophétisme biblique, Jérémie occupe une place à part.

Cet homme était issu d'une famille sacerdotale résidant à Anatot, lieu d'un ancien sanctuaire, à 5 km, au nord de Jérusalem.

Son œuvre contient, plus que d'autres, des confidences personnelles, révélant une vie intérieure d'une qualité exceptionnelle. Si les plaintes de Job et son dialogue avec Dieu étaient imaginaires, (car le livre de Job est issu d'un conte oriental), ce n'est pas le cas pour Jérémie. Ses plaintes, son dialogue intérieur ont été vécus.

Il rapporte ainsi, en tête de son ouvrage, le récit de sa vocation, qui advint « en la treizième année du roi Josias », c'est-à-dire en 626 av. J-C.

Jérémie a fait une authentique expérience de Dieu. L'initiative divine fut première. Il en est ainsi de toute vocation au service des projets divins. On peut se rappeler ici les paroles de Jésus à ses disciples : *Ce n'est pas vous qui m'avez choisi ; c'est moi qui vous ai choisis.* (Jn 15,16)

Toute vocation particulière est souvent décrite par une élection « dès le sein maternel ». Cette expression n'avait jusque-là été employée dans les Ecritures que pour Samson (Jg 13,5).

Mais le II° Isaïe la reprendra pour l'appliquer au « Serviteur », appelé *dès le sein de sa mère* (Is 49,1). St Paul utilisera cette expression pour définir sa vocation (Ga 1,15-16). Luc en usera également, tant pour Jean-Baptiste que pour Jésus dans le récit de leurs annonces réciproques.

« *Je te connaissais.* » C'est une connaissance d'amour, et, selon la nuance contenue dans le verbe hébreu, c'est le discernement à l'avance d'un être en qui Dieu investit sa grâce pour une mission particulière.

« *Je t'ai consacré.* » : Il s'agit d'une onction spirituelle qui évoque l'influence de l'Esprit charismatique sur les prophètes, (même si le mot Esprit n'est pas prononcé par Jérémie).

Il semble que la vocation du prophète ait retenti assez tôt puisque, dans le verset 6 (sauté par la liturgie), Jérémie dit : « *Je ne suis qu'un enfant, je ne sais point parler.* ». On ignore l'âge qu'il pouvait avoir à ce moment-là, mais il en ressort qu'il est encore plein de timidité. Or, c'est ce jeune homme timide qui est envoyé pour tenir tête aux responsables politiques et religieux. C'est pourquoi Dieu le guérit de sa timidité (verset 9, encore sauté !) et l'assure de son soutien !

Evangile selon saint Luc (Lc 4, 21-30)

En ce temps-là, dans la synagogue de Nazareth, après la lecture du livre d'Isaïe, Jésus déclara : « Aujourd'hui s'accomplit ce passage de l'Écriture que vous venez d'entendre ». Tous lui rendaient témoignage et s'étonnaient des paroles de grâce qui sortaient de sa bouche. Ils se disaient : « N'est-ce pas là le fils de Joseph ? » Mais il leur dit : « Sûrement vous allez me citer le dicton : 'Médecin, guéris-toi toi-même', et me dire : 'Nous avons appris tout ce qui s'est passé à Capharnaüm : fais donc de même ici dans ton lieu d'origine !' » Puis il ajouta : « Amen, je vous le dis : aucun prophète ne trouve un accueil favorable dans son pays... En vérité, je vous le dis : Au temps du prophète Élie, lorsque pendant trois ans et demi le ciel retint la pluie, et qu'une grande famine se produisit sur toute la terre, il y avait beaucoup de veuves en Israël ; pourtant Élie ne fut envoyé vers aucune d'entre elles, mais bien dans la ville de Sarepta, au pays de Sidon, chez une veuve étrangère. Au temps du prophète Élisée, il y avait beaucoup de lépreux en Israël ; et aucun d'eux n'a été purifié, mais bien Naaman le Syrien. » À ces mots, dans la synagogue, tous devinrent furieux. Ils se levèrent, poussèrent Jésus hors de la ville, et le menèrent jusqu'à un escarpement de la colline où leur ville est construite, pour le précipiter en bas. Mais lui, passant au milieu d'eux, allait son chemin.

Nous poursuivons le récit de la visite de Jésus à Nazareth, visite que Lc situe au début du ministère de Jésus, contrairement à Mc et Mt qui le placent bien plus tard. Si dans un premier temps son enseignement remplit l'auditoire d'étonnement, le doute s'installe vite. En outre, le texte fait référence à un contentieux entre Jésus et les Nazaréens : il s'était installé à Capharnaüm d'où il rayonnait sur toute la Galilée, et où il avait déjà accompli des miracles (que Lc ne relatera qu'ensuite !). Ses compatriotes voudraient bien qu'il leur donne, à eux aussi, des signes notoires.

Le choix de Capharnaüm avait un sens, écrit Monique Piettre. Cette ville était un lieu de passage très fréquenté par les païens des pays voisins, l'une des villes qui avaient valu à la Galilée son titre de « carrefour des Nations ». L'universalisme du message de Jésus s'y esquissait déjà. Il va le dire sans ambages à ses compatriotes : il n'est pas médecin pour le seul Israël, il apporte aussi le salut aux étrangers, comme l'avaient fait avant lui d'autres prophètes dont Elie et Elisée.

Le dicton « Nul n'est prophète en son pays » est justifié par le fait que les prophètes (tel Jérémie) avaient connu incompréhension et persécution au sein de leur propre peuple.

Le refus par Jésus de donner des signes pour justifier de son autorité aux Nazaréens (et non pour répondre à un élan de foi de leur part), mais aussi l'allusion délibérée à l'abolition des frontières pour répondre à la foi des personnes non juives, voilà ce qui provoque la colère de tous ceux qui étaient dans la synagogue : des hommes pieux, des responsables religieux qui *devinrent furieux*.

En déplaçant au début de la mission de Jésus, le rejet des gens de Nazareth, (quitte à évoquer les miracles de Capharnaüm qui ne seront donnés qu'ensuite !), Luc fait de ce récit une action prophétique de ce que sera le ministère de Jésus.

Ainsi la colère des membres de la synagogue préfigure pour Lc, celle du Sanhédrin qui décidera plus tard de la mort de Jésus.

Le fait qu'ils poussèrent Jésus hors de la ville, annonce ce qui arrivera à Jérusalem, quand il sera mené sur le lieu des crucifixions, hors de la Ville sainte.

Quant à mener Jésus sur un escarpement de la colline, cela nous renvoie à l'heure où il sera élevé sur la croix, sur la colline du Golgotha.

Enfin, le fait qu'il leur échappe annonce sa résurrection !

C'est parce que les Juifs refusent l'universalisme du salut, qu'ils refusent celui qui en est porteur. La conclusion du récit est claire, elle annonce que le privilège d'Israël a pris fin et que Dieu accueille les païens, écrit Hugues Cousin.

Michel Hubaut, ajoute que le dicton « Médecin guéris-toi (sauve-toi) toi-même » annonce la triple interpellation des chefs religieux, des soldats et de l'un des malfaiteurs crucifié avec Jésus : « Qu'il se sauve lui-même, s'il est le Messie ! » Jésus connaît la revendication de médecin à son égard : s'il est « médecin », qu'il donne la preuve de son efficacité et fasse des miracles ici comme ailleurs. Or la multiplication des signes ne sert à rien tant que la foi n'a pas reconnu celui qui les accomplit !

Enfin, pour Lc, le « pays » de Jésus, n'est pas seulement son village natal de Nazareth, mais tout le peuple d'Israël !

2° lecture de la 1° lettre de saint Paul aux Corinthiens (1 Co 13, 4-13) (lecture brève)

L'amour prend patience ; l'amour rend service ; l'amour ne jalouse pas ; il ne se vante pas, ne se gonfle pas d'orgueil ; il ne fait rien d'inconvenant ; il ne cherche pas son intérêt ; il ne s'emporte pas ; il n'entretient pas de rancune ; il ne se réjouit pas de ce qui est injuste, mais il trouve sa joie dans ce qui est vrai ; il supporte tout, il fait confiance en tout, il espère tout, il endure tout. L'amour ne passera jamais. Les prophéties seront dépassées, le don des langues cessera, la connaissance actuelle sera dépassée. En effet, notre connaissance est partielle, nos prophéties sont partielles. Quand viendra l'achèvement, ce qui est partiel sera dépassé. Quand j'étais petit enfant, je parlais comme un enfant, je pensais comme un enfant, je raisonnais comme un enfant. Maintenant que je suis un homme, j'ai dépassé ce qui était propre à l'enfant. Nous voyons actuellement de manière confuse, comme dans un miroir ; ce jour-là, nous verrons face à face. Actuellement, ma connaissance est partielle ; ce jour-là, je connaîtrai parfaitement, comme j'ai été connu. Ce qui demeure aujourd'hui, c'est la foi, l'espérance et la charité ; mais la plus grande des trois, c'est la charité.

La 1° aux Corinthiens date de 56/57, voire plus tôt selon certains, écrit le P. Brown. Les contacts (connus) de Paul avec la communauté de Corinthe durèrent environ une décennie, et il correspondit avec cette église plus que toute autre. (On a pu repérer les traces de 7 lettres !) L'état de confusion où se trouvaient les chrétiens de Corinthe explique la nécessité d'une attention aussi soutenue. Les efforts pour vivre selon l'Evangile dans une société pluriethnique et interculturelle soulevaient des problèmes que l'on rencontre aujourd'hui dans nos sociétés multiethniques, multiraciales et multiculturelles. La communauté était fervente et vivante, mais restait exposée aux dangers de la vie ambiante : morale sexuelle dissolue, séduction de la philosophie d'origine païenne qui s'introduisait dans l'Eglise, revêtue d'un vernis superficiel et pervertissait les certitudes fondamentales de la foi nouvelle..... La plante chrétienne était saine et vigoureuse, mais ses racines plongeaient dans une terre qui ne lui était pas propice.

L'intérêt de cette lettre, c'est qu'elle nous montre, pris en quelque sorte sur le vif, les problèmes posés par l'insertion de la foi chrétienne dans une culture païenne, et les moyens utilisés par Paul pour résoudre les difficultés.

Nous connaissons tous ce texte fulgurant de la 2° lecture (choisi en majorité lors des célébrations de mariage). Il nous entraîne par son rythme et la manière dont il impose sa conclusion : l'Amour est un absolu qui prime sur tout. Mais cet hymne à la charité (à l'agapè, à l'Amour) n'est pas pur morceau de lyrisme, jailli de la plume de Paul dans un élan d'enthousiasme ; il contient des leçons précises et se rattache à ce qui précède.

L'apôtre, en effet, vient d'évoquer la richesse des dons spirituels dont l'Esprit Saint gratifie généreusement l'Eglise de Corinthe. Cependant ces dons suscitent des jalousies. Paul a bien perçu l'un des défauts de ces chrétiens : l'individualisme. Il les a priés d'avoir un esprit de corps, puisqu'ils font partie d'un corps unique, celui du Christ. A cet individualisme, le vrai remède est la charité fraternelle, l'agapè qui est à la fois amour des autres et amour de Dieu, qui prime sur tous les autres.

Tous dans la communauté voudraient être prophètes, avoir le don des langues... Paul riposte dans la partie de la lecture complète : *J'aurais beau parler toutes les langues, s'il me manque l'amour, je ne suis qu'un cuivre qui résonne... j'aurais beau être prophète, s'il me manque l'amour, je ne suis rien.* Dans cette même lettre, Paul a dénoncé aussi l'intellectualisme !

Arrive enfin (notre passage) où il donne les qualifications positives de l'agapè (traduit souvent aujourd'hui par *amour vrai*, le mot *charité* ayant glissé de sens). Cet amour est 15 fois le sujet d'un verbe avant d'être celui de la conclusion : *l'amour ne passera jamais*. Pour Paul, l'agapè n'est autre que l'amour divin opérant en nous pour porter des fruits, ceux de « la charité fraternelle ». L'agapè est d'essence surnaturelle. Pour l'apôtre, c'est l'amour qui « justifie » (qui ouvre l'humain à la vie divine, qui sauve). St Jean reprendra cette idée : *Nous savons que nous sommes passés de la Mort à la Vie (= nous sommes devenus justes aux yeux de Dieu) puisque nous aimons nos frères. Qui n'aime pas demeure dans la mort. (1 Jn 3,14).*

On peut faire beaucoup, se dévouer jusqu'à la mort, si c'est pour justifier un principe, ou obéir à une loi, ou par peur de ne pas entrer dans le Paradis, tous ces actes ne sont valables que s'ils sont accompagnés, motivés, sous tendus par l'amour vrai, l'agapè.

Homélie pour le 4^e dimanche du temps ordinaire (le 3/02, 9h30, Bizanet)

Après son baptême et sa retraite au désert, Luc place la visite de Jésus à Nazareth où il se rend à la synagogue le jour du sabbat. Là, en un premier temps, il fait l'admiration de tous. Mais, le climat change vite, et il devient l'objet d'un rejet. Dans l'évangile de Luc, ce rejet va très loin, puisque, suite à ses propos, Jésus est poussé hors de la ville, sur un escarpement de la colline où elle était bâtie, pour l'éliminer en le précipitant en bas ! Or, au risque de choquer, (mais il faut parfois oser le faire) les recherches archéologiques nous disent qu'à l'époque de Jésus, Nazareth n'était qu'un hameau de quelques familles, et qu'on ne trouve aucune trace de synagogue. Cependant, rappelons-nous que, pour les auteurs bibliques, seules comptent les données théologiques d'un texte, c.à.d. l'enseignement, qu'il contient !

Nous savons, par contre, que lorsqu'un écrivain commence un livre, l'usage veut qu'il présente à grands traits ce qui va être approfondi tout au long des pages suivantes. C'est bien le cas de Luc qui fait de Nazareth le point de départ de la mission de Jésus, mais où l'incident que nous avons lu laisse entrevoir l'aboutissement du ministère de Christ, quand il sera rejeté par les habitants de Jérusalem, mené hors de la ville et mis à mort sur la colline du Golgotha.

Luc annonce donc ici, dans ce scénario-programme, les raisons qui, pour lui et sa communauté, ont poussé les Juifs à vouloir supprimer Jésus. La synagogue de Nazareth est pour lui le symbole d'Israël qui a fait condamner et crucifier le Christ, mais aussi qui a persécuté les premiers chrétiens. Car l'époque à laquelle est écrit l'évangile de Luc (dans les années 85) est celle où les Juifs ont décidé d'exclure de leurs synagogues et de chasser de leurs villages les disciples de Jésus. La phrase : « N'est-il pas le fils de Joseph ? » n'est autre que celle qu'utilisaient les Juifs contre les chrétiens pour réfuter que Jésus soit Fils de Dieu. Ils reconnaissaient la valeur de ses enseignements mais ils refusaient d'admettre qu'il soit le Messie.

Luc nous dit alors, à travers ce texte, que la raison principale du rejet du Christianisme par Israël est le fait qu'il se soit ouvert au monde païen (c.à.d. aux non-juifs). Quant aux exemples de la célèbre veuve de Sarepta et de Naaman, le lépreux syrien, ils sont en fait les références bibliques qu'utilisaient les chrétiens de la communauté de Luc pour justifier cette ouverture à ceux qui n'étaient pas israélites.

Mais pourquoi cette ouverture aux païens ? Et quelle est la cause de cette violence qu'évoque le texte ? C'est que l'enseignement de Jésus, n'est pas que celui d'un simple rabbin de province. L'enseignement de Jésus ne contient pas des leçons de morale mais un message de miséricorde, d'amour, de liberté ! Et ça, ça parle aux hommes, ça se dit, ça se divulgue ! Une parole authentique ne peut être enfermée ni dans un lieu (la synagogue), ni dans un territoire (la Galilée), ni dans un pays (Israël). Les propos de Jésus ne peuvent que déborder les limites et les frontières humaines.

La preuve est là que le message de Jésus parle encore « aujourd'hui » et nous donne à réfléchir. Il est dans la cohérence biblique que Dieu ne puisse être enfermé dans les frontières d'un groupe, d'une ville, d'un pays, d'une nation, et même d'une religion. C'est le propre des régimes totalitaires que de vouloir enfermer l'Absolu à l'intérieur d'une race, d'une culture, d'un état. Or, Dieu ne peut être possédé par quiconque. Sa parole nous ouvre sans cesse aux autres et nous emporte dans un mouvement qui nous dépasse. La violence, elle, naît de l'illusion de croire que nous possédons Dieu et que la vérité est dans notre camp.

Il nous faut reconnaître que l'Eglise qui a reçu l'Évangile n'a pas toujours compris qu'elle n'était propriétaire ni de Dieu, ni de son Christ, ni de sa Parole. A ses heures sombres, elle s'est laissée emporter par la violence, comme elle s'est fourvoyée dans l'erreur en s'imaginant posséder la vérité en affirmant ne pouvant ni se tromper ni nous tromper !

Nous qui lisons l'Évangile, « aujourd'hui », apprenons que l'ouverture qui doit être la nôtre, est celle qui reflète la vie de Jésus de Nazareth, et son message d'amour et d'espérance. Nous sommes alors invités (jamais forcés) à être témoins d'une Parole qui nous dépasse, mais qui est à l'œuvre quand nous servons la paix et communiquons la joie, quand nous travaillons à rendre la vue à ceux qui sont aveuglés par les miroirs aux alouettes de notre monde, et quand nous aidons à la libération de ceux qui sont enrôlés dans ses spirales déshumanisantes....

Restons ouverts au monde d'aujourd'hui. Trouvons les paroles qui nous feront frères et sœurs des autres, et qui leur permettront de faire de nous leurs frères et sœurs. Alors grandira parmi nous, sur cette terre, le Royaume de Dieu, le monde de l'Amour !